Grandes découvertes, plaisanterie géographique et créativité fictionnelle : l'exemple de la *psittacorum regio*

Nicolas Correard

Université de Nantes

L'AMo - EA 4276

Introduction. Cartographies par imagination, « histoires véritables » et toponyme errant

Nous qui vivons dans un monde clos depuis quelques temps – monde global qui est aussi un monde-bocal – pouvons-nous imaginer le sentiment d'illimitation qui étaient celui des auteurs écrivant du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle ? Les grandes découvertes ont immédiatement suscité la création de nouveaux mondes fictionnels[1] : en témoigne le début de l'*Utopia* de More, où Hythloday, le philosophe fabulateur, est présenté comme un compagnon de Vespucci. Le référent géographique a toujours sollicité la rêverie spatiale du roman, et dans le cas de la période qui nous intéresse, la pertinence d'une géopoétique romanesque ou de l'étude des relations entre imaginaires romanesques et cartographiques n'est plus à démontrer[2]. Il en va de même pour l'étude de la littérarité inhérente au récit de voyage, ou des approches soulignant les frontières poreuses entre le témoignage et l'invention, l'authentique et l'apocryphe, le fait et la fiction[3].

C'est qu'en sus de l'enthousiasme, il y avait la suspicion entachant fatalement le récit de voyage, ou la perplexité suscitée par certaines légendes colportées par les grandes cosmographies humanistes. L'imagination pouvait vaquer sur les zones encore blanches des cartes, mais le sens critique avait matière à s'activer lorsque les géographes faisaient du remplissage avec les monstres légendaires issus du fond antique. L'exemple de Guillaume le Testu, de l'école de Dieppe, complétant « par imagination », comme il l'indique en marge, ses cartes de la Terre de Feu et de la « Grande Jave » (Sumatra, conçue comme un prolongement de la Terre Australe), constitue à tout prendre un cas de probité aussi rare que paradoxal, symptomatique d'une souplesse épistémologique faisant de l'usage de la fiction un mélange de conjecture, de jeu et d'aveu, en l'attente de nouvelles découvertes[4]. Les incertitudes sont réelles : le passage du Nord-Ouest, l'« île » de Californie, ou encore la mer de Verrazzano, cette mer interne à l'Amérique du Nord devenue « mer de l'Ouest » que le français Buache s'applique encore à reproduire sur ses cartes du monde au milieu du XVIII^e^ siècle. Que dire des forgeries, comme ces îles d'Estotiland, de Frislandia et d'Icaria, ajoutées en

1 Voir Françoise Lavocat, « Fictions et paradoxes. Les nouveaux mondes possibles de la Renaissance », dans F. Lavocat (dir.), *Usages et théories de la fiction. Le débat contemporain à l'épreuve des textes anciens (XVI^e^-XVIII^e^ siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 87-112.

2 Voir Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, et Tom Conley, *The Self-Made Map: Cartographic Writing in Early Modern France*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011.

3 Voir le classique Percy Adams, *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1983 (1962), chap. 3, « The Truth-Lie Dichotomy », p. 81-102.

4 Guillaume Le Testu, *Cosmographie universelle*, éd. F. Letringant, Paris, Arthaud, 2012 (1556), f. XL et XLI.

1558 à la carte de l'Atlantique Nord par le vénitien Niccolò Zeno, avant d'être reprises dans les cosmographies de Mercator et d'Abraham Ortelius[5] ? Les impostures ont la vie dure, comme le montre encore le cas de Psalmanazar, publiant à Londres, en 1704, une fascinante description de Formose, incluant cartes, alphabet et grammaire, tout aussi imaginaires que les voyages de l'auteur, qui seront pourtant l'objet d'enseignements pendant plusieurs années tant le succès avait été grand[6].

Il y avait matière à créativité littéraire, surtout dans le vaste domaine des « voyages imaginaires ». Il ne faut pas s'étonner si les premiers lecteurs de *Robinson Crusoé* ont pu s'interroger sur le statut du texte, présenté comme un récit authentique du marin de York. Mais les romanciers ne cherchent pas toujours à susciter une adhésion sans réserve. Parfois, ils cherchent à troubler : Gabriel Foigny, auteur de la *Terre australe connue* (1676), joue le jeu de la *mimèsis* étroite en interpolant des passages du récit de voyage authentique du portugais Pigafette au Congo, avant que son narrateur ne soit enlevé dans les airs par l'oiseau Urg, qui le dépose chez des Australiens utopiques. À l'extrême, un Jonathan Swift, prolongeant le jeu de menterie incrédule initié par Lucien de Samosate dans ses *Histoires véritables*, multiplie dans les *Voyages de Gulliver* les plaisanteries plus ou moins satiriques (cartes imaginaires, pseudo-attestations, rhétorique de la véracité, reproches adressés aux autres voyageurs et aux géographes en manière de parodie d'un *topos* des récits de voyage). À l'« empirisme naïf » et spontané des voyageurs, la fiction pouvait donc opposer une forme de « scepticisme extrême » et ironique[7], dans lequel ce n'est plus le savoir géographique qui fournit des nouveaux mondes au roman, mais le roman qui révèle la nature fictionnelle des mondes parfois inventés par les voyageurs et les géographes aux marges d'un réel connu et reconnu, aux dimensions encore élastiques.

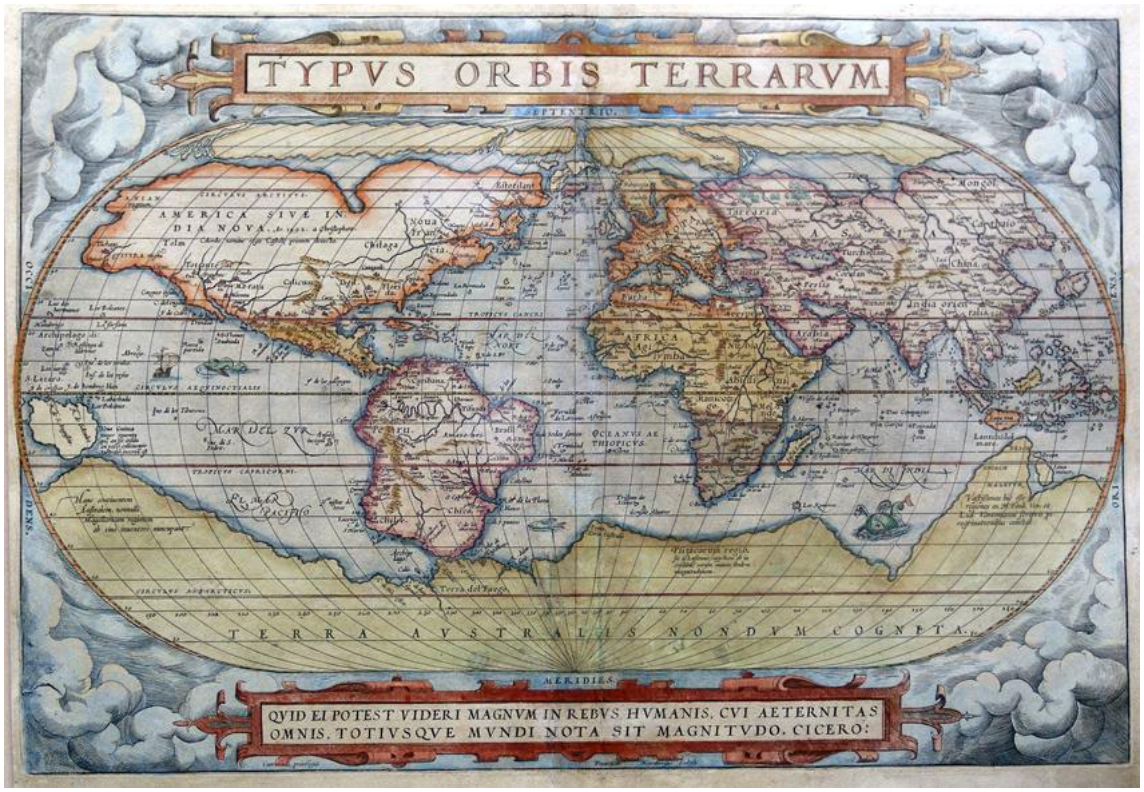
La légende de la *psittacorum regio* constitue un cas d'espèce, qui à notre connaissance n'a jamais été l'objet d'étude littéraire. Elle est liée au mythe plus vaste des Terres australes[8]. Influencés par Aristote et Strabon, qui supposaient pour l'équilibre du globe une masse terrestre équivalente dans l'hémisphère Sud et dans l'hémisphère Nord, les géographes de la Renaissance tendent à représenter un vaste continent, dont l'existence semble accréditée par la Terre de Feu découverte sur sa gauche par Magellan au large de l'Amérique du Sud, dont on ne saura pas avant Drake, voire avant l'expédition de Garcia de Nodal (1619), qu'il s'agit d'une île. On s'attendait à découvrir une autre Amérique, peuplée des fameux Antipodes dont parlent les Anciens, et c'est pourquoi la plupart des grandes cosmographies du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle lui font place sous le nom de *Terra Australis Incognita*. La véritable reconnaissance des contours du continent antarctique débutera après Cook. Or, le toponyme de *Psittacorum regio* ou « terre des perroquets » apparaît sur un coin de la *Terra Australis Incognita*, au Sud-Est du cap de Bonne Espérance, dans les cosmographies les plus autorisées et les plus diffusées, chez Oronce Finé, Gerhard Mercator ou Abraham Ortelius (fig. 1), ce qui en fait, avec la Terre de Feu et la Grande Jave, la troisième extrémité supposée reconnue du continent austral (fig. 2).

5 Voir Numa Broc, *La Géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1980, chap. XI, « Terres nouvelles et terres imaginaires », p. 159-172 (p. 166-168 sur Zeno).

6 Voir Jean-Michel Racault, *Nulle part et ses environs. Voyages aux confins de l'utopie littéraire classique*, Paris, PUPS, 2003, p. 127-128.

7 Nous reprenons les termes de Michael McKeon, *The Origins of the English Novel, 1600-1740*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 1987.

8 Voir dans *European Perceptions of* Terra Australis, Anne M. Scott, Alfred Hiatt, Claire McIlroy et Christopher Wortham (dir.), Londres et New York, Routledge, 2012, les trois articles de Alfred Hiatt (« *Terra* Australis and the Idea of Antipodes », p. 9-44), W.A.R. Richardson (« *Terra Australis*, *Jave la Grande* and Australia: Identity, Problems and Fiction », p. 83-110) et Margaret Sankey (« Mapping *Terra Australis* in the French Seventeenth Century : the *Mémoires* of the Abbé Jean Paulmier », p. 111-135).



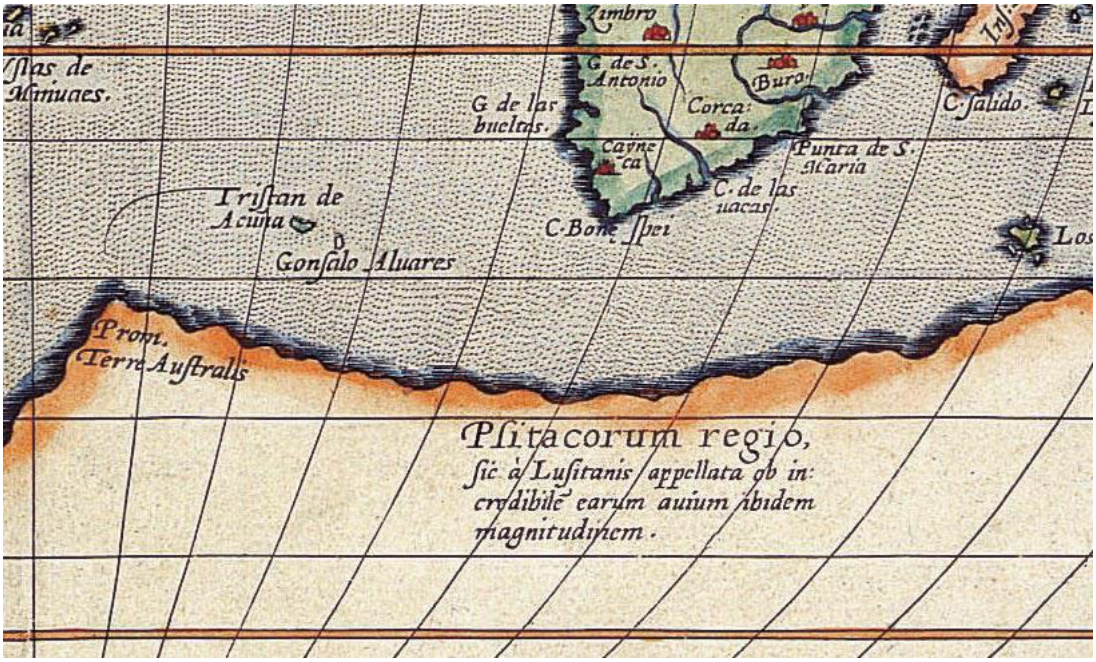


Fig. 1. Abraham Ortelius, mappemonde du *Theatrum orbis Terrarum*, 1570 (ci-dessus) et détail (ci-dessous) montrant l'inscription de la *Psittacorum regio* dans les terres australes, au Sud du cap de Bonne Espérance, « appelée ainsi par les Portugais en raison de la taille extraordinairement grande de ses oiseaux ».

Fig. 2. Petrus Bertius, *Tabularum geographicarum contractarum* (1616). On distingue les différentes extrémités supposées reconnues du continent austral : la *Terra del Fuego*, la *Psittacorum regio*, la province de Beach (la « grande Jave » des cartographes français), et la Nouvelle-Guinée possiblement contiguë.

D'où provient cette légende ? L'affaire a été expliquée[9]. Elle découle d'un contresens sur le récit de l'expédition de Cabral, découvreur du Brésil en 1500, relatant comment la flotte portugaise qu'il commandait, naviguant au large du Cap de Bonne Espérance, avait été poussée par un vent de Sud-Est, dit vent de Garbes[10], en direction de l'Ouest ou du Nord-Ouest, vers une terre nouvelle de très grande étendue (l'actuel Brésil), sans doute partie d'un continent, que les voyageurs avaient baptisée du nom de « terre des perroquets » en raison de l'abondance de ces oiseaux notables par leur grande taille, leur chant et leur plumage coloré. Écrit en italien par un relateur anonyme embarqué avec Cabral, ce récit est reproduit en 1501 dans une lettre de Lorenzo Cretico, ambassadeur de la République de Venise au Portugal. La lettre de Cretico se retrouve citée dans la compilation des *Paesi novamente retrovati* (1507) consacrée aux nouvelles découvertes. La matière de cette compilation est largement reprise dans une traduction latine publiée en 1532 sous le titre *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum,* qui fait connaître les nouvelles découvertes à travers l'Europe. Or, un contresens est commis dans cette traduction latine : sans doute peu familiers d'un lexique spécialisé, les traducteurs allemands, Grynaeus et Huttich, comprennent à rebours l'indication selon laquelle la flotte a été poussée par un

9 Voir James R. McClymont, « A Preliminary Critique of the *Terra Australis* Legend », *Papers and Proceedings of the Royal Society of Tasmania*, Hobart, The Association, 1890, p. 43-52 ; ainsi que W.A.R. Richardson, « Mercator's Southern Continent: Its Origins, Influence and Gradual Demise », *Terrae Incognitae*, n°25, 1993, p. 67-98 (p. 86-87) et Francesc Relaño, « The Cartographic Flight of the Parrots », dans Stefan C.A. Halikowski Smith (dir.), *Reinterpreting Indian Ocean Worlds*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2011, p. 62-81.

10 Il s'agit en réalité d'un emprunt au lexique nautique méditerranéen.

vent venant *de* Garbes (sens contextuel de l'expression « *verso Garbi* ») au large du Cap de Bonne Espérance, c'est-à-dire un vent soufflant du Sud-Est. La restitution latine du texte suggère au contraire que la flotte a été poussée « vers Garbes », autrement dit vers le Sud-Est à partir du Cap de Bonne-Espérance (les traducteurs ayant compris « *verso* » comme signifiant la direction plutôt que la provenance). Il ne pouvait s'agir, dès lors, que d'une côte de la Terre australe inconnue, dont l'existence au Sud de l'Afrique semblait corroborée par une autre source, la *Summa de geographía* de l'Espagnol Fernández de Enciso (1519). L'embarras était grand, puisque les Portugais nommaient couramment le Brésil « *terra de Papagaios* », alors que les premières relations de voyage en Indonésie – la « Grande Jave » légendaire supposée elle aussi pointe du continent austral – feront pareillement état de l'abondance de perroquets, accréditant l'idée de leur pullulement dans les régions australes.

De là, cette confusion se répand de toutes parts dans les cosmographies du XVI^e^ et du début du XVII^e^ siècle. Johannes Schöner en 1515, puis Finé en 1531 incluent une *Brasilia* ou *Brasielie regio* sur le continent austral ; Mercator distingue au contraire cette zone australe du Brésil et la renomme *Psitacorum regio* dans sa mappemonde de 1538, en ajoutant en légende dans la version de 1569 de cette même mappemonde un extrait en latin de la *Novus orbis* et un extrait en espagnol d'Enciso, en guise d'explications. Le Testu le suit, tout comme Ortelius. La confusion des nomenclatures et des langues n'aide pas. Une mappemonde française anonyme de 1535, qui serait en réalité la source de Mercator et sans doute la première à inscrire le nom de « terre des perroquets » sur la carte des terres australes, en représente prudemment deux : l'une en Amérique du Sud, nommée Brésil ou *Papagalli Regio*, en sabir italo-latin, l'autre dans les terres australes, nommée *Psitacorum Terra* (*sic.*)[11]. Plancius, Wytfliet, Bertius, Hondius, Blaeu… font tous apparaître une *psittacorum regio* en Antarctique. La carte de Du Briet (1653) fait aussi figurer un « pays des perroquets », en français dans le texte, dans la « Terre Australe peu cognue » (*sic.*). L'illustration s'en empare : sur la mappemonde de Mercator (1569), on voit un couple de perroquets représentés (fig. 3). La légende perdure dans le siècle qui suit, car les voyageurs reconnaissant les côtes de Nouvelle-Guinée, des îles Salomon et d'Australie, à leur tour prises pour des parties avancées du continent austral, témoignent de l'abondance des perroquets, laissant penser qu'on ne s'était pas tout à fait trompé. À cette terre baladeuse répond, dans le champ littéraire, un *topos* migrateur dont nous allons maintenant observer la récurrence.

Satires du psittacisme viatique et géographique

Interrogeons tout d'abord la présence d'une fameuse île aux oiseaux dans le corpus rabelaisien et crypto-rabelaisien, dont on sait bien, depuis Abel Lefranc[12], qu'il joue avec les relations de voyages contemporaines en concevant l'aventure maritime vers la Dive Bouteille. Pantagruel et les siens s'embarquent avec l'« universelle Hydrographie » du pilote Xenomanes[13], peut-être identifiable à Jean Alfonse, dit Jean Fonteneau, navigateur portugais rallié au service de François I^er^ et auteur d'une *Cosmographie universelle* (1544)[14]. Les premières aventures du *Quart Livre* parodient le *Brief*

11 Francesc Relaño, art. cit., p. 74.

12 Abel Lefranc, *Les Navigations de Pantagruel. Études sur la géographie rabelaisienne*, Genève, Slatkine Reprints, 1967 (1905).

13 François Rabelais, *Quart Livre*, chap. I, dans *Œuvres complètes*, éd. M. Huchon, Paris, Gallimard, 1994, p. 537.

14 Alfonse avait largement souscrit à l'hypothèse de la Terre australe (voir sa *Cosmographie,* éd. G. Musset, Paris, E. Leroux, 1904, p. 388-389). La notion d'« hydrographie », désignant un atlas

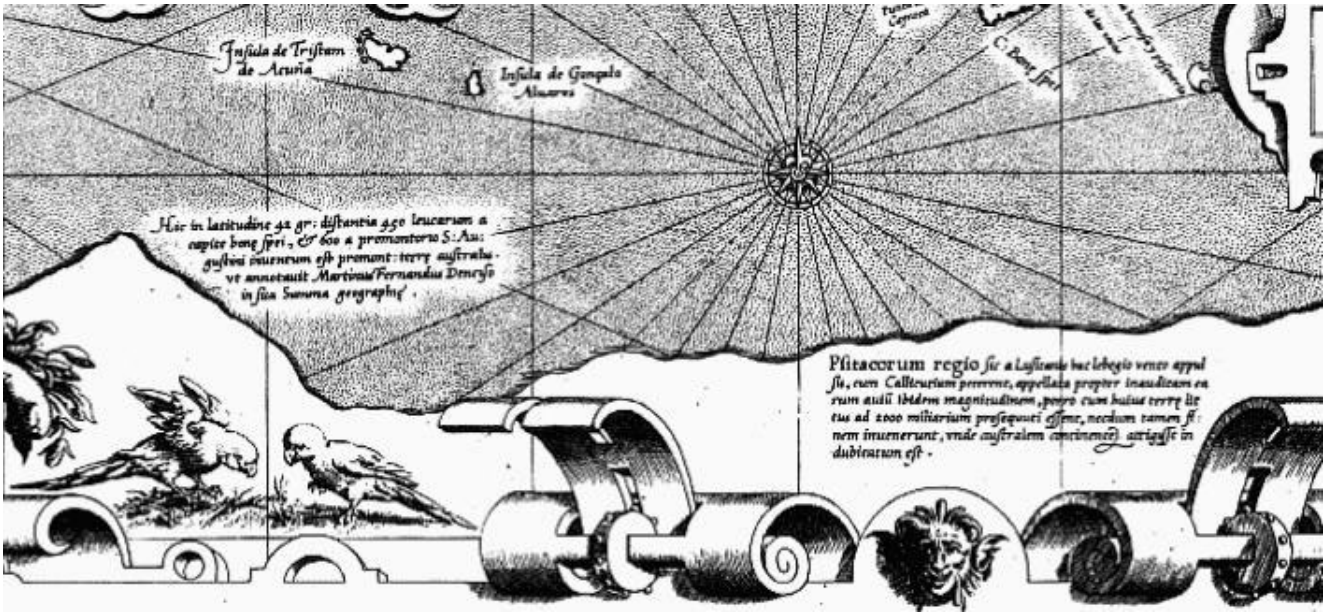


Fig. 3. Détail de la *Nova et aucta orbis Terrarum decriptio* de Gerhardt Mercator (1568). Deux perroquets ornent les terres australes au-dessous d'une inscription citant la *Summa geografía* de Fernández de Enciso (1519). À droite, l'incription mentionnant la Psittacorum regio dans les termes empruntés à la compilation du *Novus orbis* (1532).

Recit (1545) du second voyage de Cartier, dont Rabelais se moque allégrement. Mais que penser de l'Isle Sonnante remplie de volatiles psittaciformes dans le *Cinquième livre* (chap. II-VIII) ? Le prétexte géographique de cette satire anticléricale serait à chercher, selon Mireille Huchon[15] ou Franck Lestringant[16], qui suivent Lefranc, dans « l'île des oiseaux » décrite par Cartier au large de Terre-Neuve – mais il y a des « îles des oiseaux » partout dans les topographies littorales – ou dans le Paradis des Oiseaux parlants où séjourne Saint-Brendan dans sa *Navigation* légendaire. Encore faut-il suivre avec attention cette « allégorie par raisons géographiques[17] ».

Un oiseau prodigieux entre tous retient l'attention, le « Papegaut », car sauf exception il n'y en a qu'un, comme il n'y a qu'une reine en la ruche des abeilles ou qu'un soleil au monde. Le centre de la pseudo-utopie est un perroquet, dont le synonyme plaisant en ancien français (papegai) était déjà vieilli quand Rabelais l'emploie avec une forme altérée en –gaut (évoquant ces fameux « gotz, wisigotz et matagotz » détestés par les Pantagruélistes). Dans la droite ligne d'un usage satirique de la littérature médiévale[18], ce jeu de mot scelle l'allégorie en mettant un oiseau-Pape au centre de ce « monde » formé de « Clercygaulx, Monesgaux, Prestresgaulx [etc.] », qui, en dépit des apparences, vivaient « comme hommes[19] »... Or, Rabelais, ou ses continua-

de portulans, pourrait cependant appeler une autre identification : le dieppois Jean Rotz, attaché à Henry VIII d'Angleterre, avait par exemple publié en 1542 un *Boke of Hydrography* après son retour d'Asie du Sud-Est.

15 Notice au *Cinquième Livre*, dans François Rabelais, *op. cit.*, p. 1599-1600.

16 Franck Lestringant, *Le Livre des îles*, *op. cit.*, p. 231-233.

17 Franck Lestringant, *Écrire le monde à la Renaissance : quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*, Caen, Paradigmes, 1993, p. 300.

18 Voir Patricia Victorin, « Du papegau au perroquet. Antonomase et parodie », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, n°15, 2008, p. 145-166.

19 *Cinquième Livre*, chap. II, dans François Rabelais, *op. cit.*, p. 732.

teurs, est/sont bien inspiré(s) par les perroquets : les Pantagruélistes s'émerveillent d'un vol groupé de ces oiseaux au « pennaige » chamarré appelant la comparaison avec les caméléons[20], courante chez les naturalistes et assez négative dans le contexte d'une satire. « Nous sommes icy pippez à plaines pippées », s'exclame Panurge[21].

Est-on en droit d'imaginer Rabelais traînant l'œil sur une cosmographie où le toponyme de *psittacorum regio* l'aurait retenu, amusé et inspiré ? Il existe d'autres types de source[22]. Mais un peu plus loin, les Pantagruélistes visitent le pays de Satin, rempli d'animaux aussi merveilleux qu'imaginaires, et voient l'école de « tesmoignerie » autour du monstre Ouy-dire. Sont particulièrement visés les historiens, géographes et voyageurs qui rapportent des légendes sans réfléchir, entre autres

> [...] Jacques Cartier, Charton Armenian, Marc Paule Vénitien, Ludovic Romain, Pietre Aliares, et ne sçay combien d'autres modernes historiens cachez derriere une piece de tapisserie, en tapinois escrivans de belles besognes, et tout par *Ouy-dire*[23].

Après ceux de Jacques Cartier, d'Hayton l'Arménien (« Charton Armenian », auteur d'une *Flor des Estoires d'Orient* à la fin du XIII[e] siècle), de Marco Polo (dont le *Devisement du monde* contient quelques allégations fabuleuses) et de Ludovic de Varthème (« Ludovic Romain », auteur d'une compilation apocryphe de voyages en Orient qui avait passé dès sa parution en 1520 pour une forgerie), le dernier nom de la liste est celui de Pedro Alvarez Cabral (« Pierre Aliares »). Pourquoi citer Cabral parmi les voyageurs fabuleux, si ce n'est, précisément, à cause du quiproquo sur la localisation du Brésil/*psittacorum regio* engendré par la traduction de sa relation de voyage ? L'image de la tapisserie n'évoque-t-elle pas les cartes « par imagination » ? Rabelais avait consulté la compilation du *Novus orbis* où les récits de Varthème, de Marco Polo et d'Hayton suivaient celui de Cabral[24], ce qui pouvait entretenir la suspicion quant à la véracité de la découverte.

Les voyageurs, comme les géographes, parlent trop souvent par ouï-dire, victimes d'une forme de psittacisme : l'idée a dû plaire à l'anglais Joseph Hall, qui établit la *psittacorum regio* comme lieu commun du voyage imaginaire. Son *Mundus alter et idem. Sive terra australis antehac semper incognita*, publié sous le pseudonyme de Mercurius Britannicus en 1605, lance la mode des voyages vers une terre australe conçue comme monde à l'envers, « autre » mais « semblable » au nôtre, trop semblable[25]. Comme le montrent les cartes accompagnant les éditions d'époque, les continents de la terre australe s'étalent comme des allégories morales des vices régnant sur l'Europe : Crapulia et Yvrognia, dont les noms parlent d'eux-mêmes, Viragina (pays gouverné par les femmes), Moronia (pays des sages-fous), Lavernia (pays des voleurs) (fig. 4). En fait d'utopie, il s'agit d'une topographie satirique. Dans un prologue similaire à celui

20 *Ibid.*, chap. V, p. 736.

21 *Ibid.*, chap. VIII, p. 744.

22 Publié en 1521 par Johann Eberlin von Günzburg, le pamphlet protestant *Fünfzehngenossen* contenait une proto-utopie consistant en la vision d'une cité idéale, Wolfaria (le Pays du Bien-être), décrite par un voyageur nommé Psittacus. Il s'agirait d'un clin d'oeil au cousin d'Eberlin, Ulrich Sittich, connu sous ce surnom pour ses talents rhétoriques. Rien n'indique une plaisanterie géographique, et le lien avec Rabelais n'est pas non plus évident. Mais il s'agit d'un premier perroquet en terres utopiques, sous forme d'un voyageur-rhéteur-réformateur aussi véhément que le Raphaël Hythloday de More.

23 *Ibid.*, chap. XXX, p. 804.

24 Voir Frank Lestringant, « D'un insulaire en terre ferme : éléments pour une lecture topographique du *Cinquième Livre*, ou l'autre monde de Rabelais », dans Franco Giacone (dir.), *Le Cinquième livre : actes du colloque international de Rome (16-19 octobre 1998). Etudes rabelaisiennes XL*, Genève, Droz, 2001, p. 81-101 (p. 86).

25 Il s'agit du titre le plus courant. Nous citons ci-dessous la *princeps*, qui n'indique ni lieu d'édition, ni éditeur, et s'intitule simplement *Mundus*, 1605. Nous nous sommes par ailleurs appuyé sur la traduction anglaise et l'édition critique de John Millar Wands, Joseph Hall, *Another World and Yet the Same*, New Haven, Yale University Press, 1981.

Fig. 4. Joseph Hall, *Mundus alter et idem*, 1605.
La carte des terres australes dessine une topographie allégorique et satirique.

de l'*Utopia*, Mercurius tente de convaincre deux interlocuteurs réticents, Beroaldus et Drogius, de l'intérêt des voyages, arguant de l'exemple des grands explorateurs récents et de la possibilité de parcourir cette *Terra Australis incognita* dont les géographes tapissent leurs cartes. Or, l'impulsion aventureuse de Mercurius Britannicus s'enracine sur une perplexité :

> *Aegre me semper habuit, quod in tabulis Geographicis usque mihi occurrit;* Terra Australis Incognita*: & sane, quis haec non plane excors, sine tacita indignatione legat? Nam si* Terram *esse norunt, si* Australem*, quomodo tandem Incognitam asserunt; &, si incognita sit, quid, mihi illius formam, quid situm unanimes Geographi depinxerunt? Ignavi homines, qui quod esse aiunt, se tamen ignorare fatentur [...]*[26].

> J'ai toujours été troublé de rencontrer sur les cartes géographiques cette *Terra Australis Incognita*, et en vérité, quelle personne dans son bon sens ne les lirait pas sans ressentir une indignation silencieuse ? Car s'ils savent qu'il y a un *continent*, qui plus est *austral*, pourquoi le déclarent-ils *inconnu* ? Et pourquoi, s'il est inconnu, tous les géographes me décrivent-ils sa forme et sa localisation ? Hommes imprudents, ceux qui parlent ainsi tout en avouant qu'ils n'en savent rien ! [...]

26 Joseph Hall, *Mundus*, *op. cit.*, « Itineris occasio », p. 3.

Pour en avoir le cœur net, Mercurius part à l'aventure sur un navire nommé « *Phantasia* ». Que la géographie soit affaire d'imagination, une longue discussion le suggère auparavant au sujet d'Ophir, Eldorado biblique où Salomon envoyait ses flottes, que les géographes ont situé à peu près n'importe où, comme le montrent cinq hypothèses différentes référées à leurs partisans respectifs parmi les géographes et savants modernes[27]. Cette critique épistémologique redouble une critique morale des voyages qui s'exprime plus ouvertement dans un discours à coloration sermonnaire de Hall, le *Quo vadis?, or a just censure on Travels* (1617), emblématique de la vague des pamphlets contre la littérature de voyage dans l'Angleterre de cette époque.

Cet arrière-plan est nécessaire pour comprendre l'allusion ironique à la *psittacorum regio* au début du Livre II :

> *Gynia nova, quam alii corruptâ voce,* Guineam *appellant; ego vero* Viraginiam*; illic sita est, ubi* geographi *Europæie* Psittacorum Terram *depingunt*[28].
>
> La Nouvelle Gynée, que d'autres appellent de manière incorrecte Guinée, je l'appelle plus justement Viraginia, située où les géographes européens ont dépeint la terre des perroquets.

L'auteur fait mine de corriger les « géographes européens » sur une erreur qui n'en est pas une, mais donne l'occasion d'un jeu de mots rabelaisien : la Nouvelle Guinée, dont les côtes sont reconnues par les navigateurs portugais et espagnols dans la première moitié du XVI^e^ siècle, serait plutôt une nouvelle Gynée, un pays des femmes[29]. C'est aussi l'occasion d'insinuer que la terre des perroquets, prise comme point de référence sérieux, est sans doute une invention de ces mêmes géographes. Le verbe « *depingere* » (dépeindre) peut avoir une nuance péjorative, et s'applique volontiers à la création d'une représentation imaginaire. L'association terre des femmes/terre des perroquets ne semble pas motivée outre mesure par ailleurs. À côté de Loçania (terre de la luxure), on croise une Aphrodisya, une Gynaecopolis et une Amazonia parmi les espaces visités à Viragina, ou encore une Languedocia (allusion à l'intempérance verbale féminine, autant qu'à la région française). Mais rien ne fait le lien avec l'animal, de sorte que l'allusion ironique à la *Psittacorum regio* reste un détail s'intégrant dans une critique plus générale de la légende des terres australes, de la pseudo-science des cosmographes, et de la manie des voyages.

Perroquet et polémique

Soixante ans plus tard, un écrit anonyme paraît en Angleterre sous le triple titre de *Psittacorum regio, the Land of Parrots: or, the She-Lands*[30]. Il s'agit d'une interpolation-adaptation-amplification des deux premières parties de la traduction anglaise du *Mundus alter et idem* par John Healy[31]. Certains catalogues répertorient d'ailleurs ce

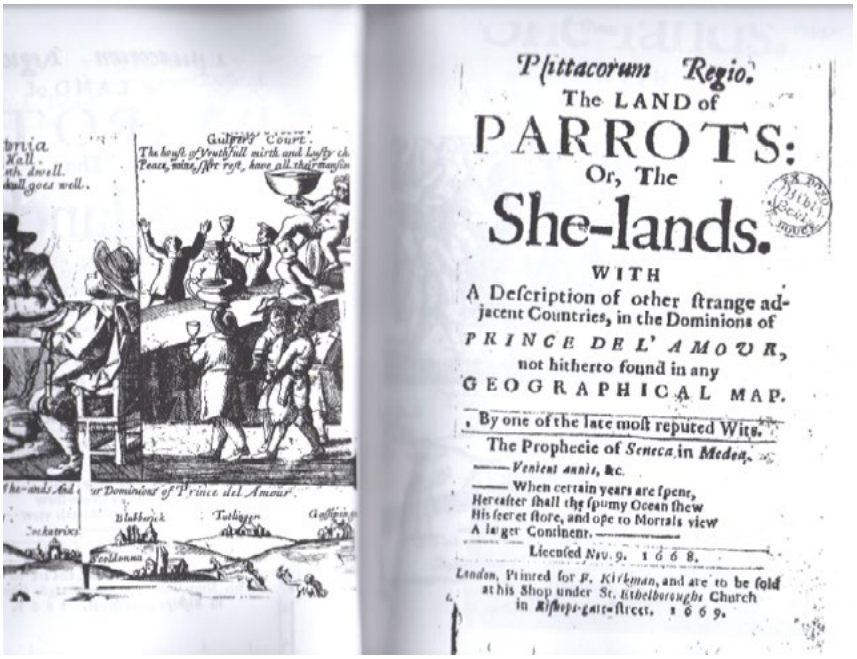
27 La question était d'importance, comme le rappelle Numa Broc, *op. cit.*, p. 145-146. Les îles Salomon avaient par exemple été nommées Ophir par leur découvreur, Alvaro Mendaña, en 1568.

28 Joseph Hall, *Mundus*, *op. cit.*, l. II, chap. 1, p. 91.

29 La découverte est suffisamment neuve pour que l'auteur précise dans une note au mot Guinée qu'elle est « ordinairement décrite comme la pointe extrême du continent austral inconnu », proche des royaumes de Maletur et Beach (noms désignant chez Marco Polo la péninsule malaise et Sumatra ou Java, et figurant de la sorte dans la mappemonde de Mercator).

30 *Psittacorum regio, the Land of Parrots, or, the She-Lands with a Description of Other Strange Adjacent Countries in the Dominions of Prince de l'Amour, not hitherto found in any Geographical Map, by one of the Late Most Reputed Wit*, Londres, F. Kirkman, 1668.

31 Joseph Hall, *The Discovery of a New World, or Description of the South Indies, hetherto unknowne*, Londres, E. Blount et W. Barrett, 1609.



Psittacorum Regio.
The LAND of
PARROTS:
Or, The
She-lands.
WITH
A Deſcription of other ſtrange adjacent Countries, in the Dominions of
PRINCE DE L' AMOUR,
not hitherto found in any
GEOGRAPHICAL MAP.
By one of the late moſt reputed Wits.
The Propheeie of *Seneca* in *Medea.*
——*Venient annis*, &c.
—— When certain years are ſpent,
Hereafter ſhall the ſpumy Ocean ſhew
His ſecret ſtore, and ope to Mortals view
A larger Continent.
Licenſed *Nov.* 9. 1668.
London, Printed for *P. Kirkman*, and are to be ſold at his Shop under St. *Ethelburroughs* Church in *Biſhops-gate-*ſtreet. 1669.

Fig. 5. *Psittacorum Regio. The Land of Parrots: or, the She-lands*, page de titre.

Land of Parrots comme œuvre de Joseph Hall, alors que le texte s'avère un collage hétéroclite de plusieurs sources. Une attribution fantaisiste renvoie à Quevedo[32]. Il serait plus vraisemblable d'y voir le travail de Francis Kirkman, son éditeur, spécialiste notoire du plagiat qui inonde le lectorat populaire de l'époque par ses recyclages. On change de genre, quittant l'ambitieuse satire ménippée utopisée de Hall pour entrer dans une satire de mœurs qui s'attaque à des types contemporains. Le ton est donné dans la préface, où l'auteur conseille, avant de faire le voyage, de prendre quelques pilules des « *French Doctors* » pour ne se scandaliser de rien (il s'agit évidemment d'une allusion à François Rabelais)[33].

Le narrateur prend l'allure d'un bonimenteur à l'imagination enflammée, et aux déclarations ambivalentes : « *Methoughts I saw the unknown Lands, which no man much as dreamed of*[34] » (« Je crois bien avoir vu des territoires inconnus dont aucun homme n'a jamais rêvé »). L'essentiel du voyage se déroule dans la *Psittacorum regio*, autrement nommée *Womandecoia the she-lands*, mot-valise aux consonances exotiques formé à partir de « *woman* » et « *decoy* » (leurre). L'auteur procède à une satire lourdement misogyne, même s'il vise en réalité moins les femmes que les courtisans efféminés, empruntant visiblement une partie de son contenu à l'*Île des Hermaphrodites* de Thomas Artus (1605), fameuse satire de la cour d'Henri III. Certains courtisans frivoles sont qualifiés de « perroquets de cour » (*Courts-parrots*) en raison de leurs habits chatoyants[35]. Les perroquets servent aussi de modèles pour décrire les « Cœurs-volants »

32 Il n'est pas évident de reconnaître dans l'auteur espagnol l'une des sources plagiées par l'auteur du texte anglais. Quevedo, archétype du génie satirique, sert de nom vendeur, en même temps que de couverture, à une autre édition populaire de la traduction anglaise du récit de Joseph Hall, *The Travels of Don Francisco de Quevedo Through Terra Australis Incognita*, Londres, W. Grantham, 1684.

33 *Psittacorum regio, the Land of Parrots*, *op. cit.*, « Preadmonition to the Reader ».

34 *Ibid.*, p. 4.

35 *Ibid.*, p. 95. L'association n'est pas sans rappeler le poème « Speke Parrot » de John Skelton (1521), satire du cardinal Wolsey et de son entourage. Voir Terence Cave, *Pré-Histoires II. Langues étrangères et troubles économiques au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 2001, p. 33-36.

Fig. 6. Sebastian Münster, *Cosmographia,* 1544. À droite, un cynocéphale.

(*Flying-hearts*), des séducteurs appartenant à la même espèce que l'inconstant Hylas (le personnage d'Honoré d'Urfé, prototype en la matière). L'association est motivée par le symbolisme principalement négatif du perroquet dans la culture ancienne, lié à la vanité, l'ostentation et l'infidélité, au même titre que le paon[36]. Ces animaux multicolores incarnent un univers mobile et fuyant, adonné aux modes, que l'auteur entend pourfendre.

Les géographes ne sont pas oubliés. Sebastian Münster, auteur de la *Cosmographia universalis* (1544), est cité en guise d'autorité censée attester l'existence de courtisans ressemblant à des singes devant et à des chiens derrière :

> *That there such* Monsters, *let reverend Munster in his Cosmographia serve for a testimony, who describeth certain Indians people that are partly thus formed*[37].
>
> Qu'il y ait des monstres de ce genre, le vénérable Münster en témoigne dans sa *Cosmographie* lorsqu'il décrit certains indiens partiellement formés de la sorte.

Appelée par le jeu de mot entre « *monster* » et « Munster », cette pique rappelle la propension du géographe allemand à représenter sur ses cartes des êtres légendaires légués par les Anciens ou par Jean de Mandeville, tels les Cynocéphales. Il était pourtant l'un des rares cosmographes du XVI^e^ siècle à s'être abstenu de toute représentation des terres australes… Quant aux récits de voyage, ils sont congédiés avec nonchalance dans les dernières lignes du texte, où le narrateur annonce son retour :

> *I give the Portugals free* leave *to brag of their travels and large discoveries; I reached to the hight of my ambition, when with safety I saluted my native soil*[38].
>
> Je laisse les Portugais se vanter de leurs voyages et de leurs grandes découvertes ; pour ma part je suis arrivé au comble de mon ambition, après avoir salué en toute sécurité mon sol natal.

La mise en relief de la *Psittacorum regio*, dès la page de titre, montre qu'elle était sans doute devenue un sujet proverbial de curiosité et de plaisanteries. Dans une note autonyme de son poème satirique *Hudibras* publié en 1663, Samuel Butler relevait

36 Voir Michel Jourde, « Rire des bêtes : l'ivresse du perroquet », dans Marie Madeleine Fragonard (dir.), *Rire à la Renaissance*, Genève, Droz, 2010, p. 181-193.

37 *Psittacorum regio, the Land of Parrots*, *op. cit.*, p. 91.

38 *Ibid.*, p. 155-156.

ironiquement :

> *The intelligible World is a kind of* Terra del Fuego*, or* Psittacorum Regio*, discover'd only by the Philosophers; of which they talk, like Parrots, what they do not understand*[39].
>
> Le monde intelligible est une sorte de *Terra del Fuego*, ou de *Psittacorum regio*, découverte seulement par les philosophes ; dont ils parlent ensuite comme des perroquets, sans comprendre de quoi ils parlent.

Le *Land of Parrots* vole moins haut, ses ambitions étant banalement polémiques. Sur un plan métatextuel, le lecteur pourra prendre la référence à la *psittacorum regio* comme un clin d'œil sans doute involontaire au geste d'interpolation d'un auteur qui plagie ses sources sans vergogne, et parfois maladroitement, se condamnant lui-même à une forme d'écriture psittacique.

Peut-être cette parution a-t-elle été encouragée par une exploitation non moins burlesque, mais beaucoup plus docte, parue à Londres une dizaine d'années auparavant sous le titre de *Legatio Regis Psittacorum*[40]. Ce texte latin d'une cinquantaine de pages se présente le plus sérieusement du monde comme le compte rendu des pourparlers menés par un négociateur, Desiderius de Oliva, représentant le roi des perroquets, avec Tréfontius, ministre de Cromwell, afin de s'allier sur la base d'une foi commune. Le contenu pourrait être qualifié de théologico-satirique. L'attribution vraisemblable aux frères Adrian et Peter Wallenburch, controversistes catholiques d'origine flamande exerçant respectivement des fonctions d'évêques à Francfort et Mayence, n'est pas sans l'éclairer[41]. Reprenant un *topos* de la littérature utopique établi par More, l'auteur, ou les auteurs, imagine(nt) que les Antipodes ayant reçu la bonne nouvelle, à savoir les Évangiles, envisagent de se convertir et s'adressent à Cromwell pour établir leur église. Le texte se compose comme un dialogue où l'ambassadeur des perroquets interroge le ministre de Cromwell sur les articles de foi. Or, celui-ci commence par la négative, listant tout ce qu'il ne faut pas croire : que les décrets du Pape sont le verbe divin, qu'il y a un purgatoire, qu'il faut prier pour les saints, etc. Tout ce qui est catholique, en somme. Chaque fois qu'Oliva lui demande ce qu'il faut croire positivement, Tréfontius se contente de répondre : « À la sainte et inviolable Fraternité Psittaco-évangélique ». Certes, il faut se référer aux Écritures. Mais comment faire si on les interprète différemment, demande Oliva ? Chacun peut les interpréter selon sa conviction intime, explique Tréfontius, car l'erreur, faite de bonne foi, n'est pas condamnable. L'ambassadeur des perroquets répète l'idée et l'apprécie :

> *[...] nemo ex tali errore damnabitur, nisi intelligat se errare. Psittaci igitur, qui non intelligent se errare, versabuntur extra periculum amittendae salutis, etiamsi eiusmodi errorem tuerentur*[42].
>
> [...] personne ne peut être condamné pour une erreur de ce type, s'il ne se rend pas compte qu'il se trompe. Ainsi les perroquets, qui ne se rendent pas compte qu'ils se trompent, ne mettront pas en jeu leur salut, même s'ils jugent de manière erronée.

Les choses se corsent dans la seconde partie du texte, lorsqu'on entre dans l'examen de points tels que la résurrection, l'interprétation des passages bibliques sur la descente du Christ aux enfers, des sacrements, du baptême, etc. L'ambassadeur

39 Samuel Butler, *Hudibras*, Londres, Sawbridge, 1709 [1663], I, 1, p. 169 (note au v. 535).

40 [Adrien et Pierre de Wallenburch ?] *Legatio regis psittacorum a terra magellanica seu australi pro societate religionis ad Cromwellium, Angliae, Scotie & Hiberniae Protectorem*, Londres, 1658 [pas de nom d'éditeur].

41 Voir *Biographie universelle ancienne et moderne*, Paris, L. G. Michaud, 1827, tome 50, « Wallenburch ou Walenburch (Adrien et Pierre de) », p. 99-101.

42 *Legatio regis psittacorum*, *op. cit.*, p. 16.

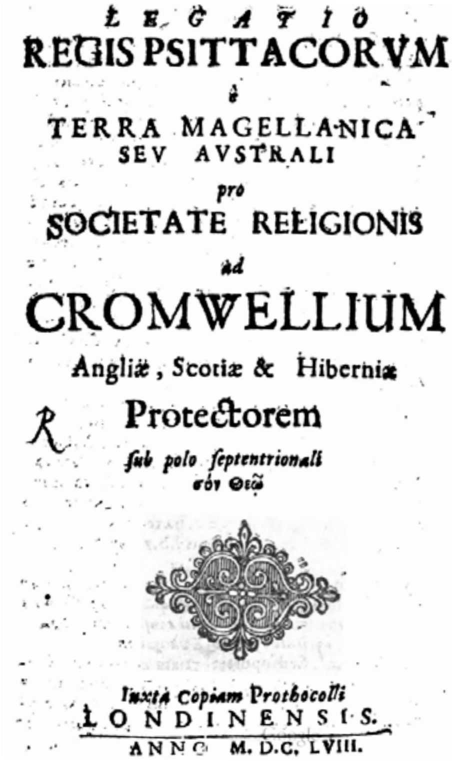

LEGATIO
REGIS PSITTACORVM
è
TERRA MAGELLANICA
SEV AVSTRALI
pro
SOCIETATE RELIGIONIS
ad
CROMWELLIUM
Angliæ, Scotiæ & Hiberniæ
Protectorem
sub polo septentrionali
σὺν Θεῷ
Iuxta Copiam Protbocolli
LONDINENSIS.
ANNO M.D.C.LVIII.

Fig. 7. *Legatio Regis Psittacorum*, page de titre.

des perroquets, finalement bien informé, relève que Luthériens, Calvinistes, Presbytériens ont le plus grand mal à s'accorder sur quelque point. Néanmoins, il accepte sans condition la religion voulue par Cromwell, dont l'empire s'étendra jusqu'aux terres australes. Les auteurs suggèrent ainsi l'absurdité de l'adhésion à une doctrine sans doctrine, satirisant les dissensions théologiques très fortes entre factions protestantes dans le Commonwealth des années 1650, dissensions étendues à l'échelle européenne par les guerres anglo-hollandaises de 1554-1556. Par le même biais, ils satirisent l'impérialisme cromwellien, alors que le Lord Protector, décédé l'année même de la publication, était au faîte du pouvoir. Cette stratégie burlesque concorde avec ce qu'on sait des écrits sérieux des frères Wallenburch, historiens catholiques des hérésies protestantes, qui soulignent l'impossibilité de s'accorder sur les articles fondamentaux de la foi, une fois remis en cause le principe d'autorité catholique. L'usage de la légende géographico-utopique a quant à lui valeur stratégique : par la drôlerie de la situation imaginaire, la distanciation permise par le monde à l'envers et la fonction sensationnelle du titre, la référence à la *psittacorum regio* semble être une manière de faire passer en Angleterre une satire qui ne dit pas son nom, déguisée dans un puissant dispositif ironique[43].

43 Selon la notice de la *Biographie universelle*, *op. cit.*, l'ouvrage aurait été imprimé à Francfort, la mention de Londres dans la page de titre constituant un autre leurre.

Des fables philosophiques pour donner sens à la fable géographique

Ces fictions utopico-satiriques de la terre des perroquets signalent la notoriété d'une nomenclature géographique sans substance, qui se prête à des emplois polémiques motivés par la tentation de faire le portrait de l'ennemi en perroquet. Sur un mode plus philosophique, on retrouve la *psittacorum regio* dans les *Viaggi di Enrico Wanton* publiés à Venise, en 1749, par un auteur d'origine arménienne, Zaccaria Seriman[44]. Il s'agit du seul voyage utopique de l'Italie des Lumières. Le voyageur anglais qu'il met en scène traverse dans les terres australes un pays des singes ressemblant beaucoup à Venise, avant d'arriver à un pays des Cynocéphales évoquant plutôt l'Europe du Nord. Entre une dystopie animale et une autre, il visite, flanqué d'un pédant simiesque lui faisant office de précepteur, deux contrées nommées Zoppilandia et « *Regno de' Papagalli* ». Échaudé par ses précédentes expériences, où sa singularité lui a causé quelques déboires, Wanton imite spontanément le comportement des perroquets pour passer inaperçu, battant des ailes et faisant l'oiseau après avoir fait le singe. Ce Royaume des Perroquets semble surtout être l'occasion d'une satire intellectuelle des pédants. Les autochtones adoptent rapidement les voyageurs, et conquis par les bavardages fastidieux du précepteur d'Enrico, ils lui offrent même une chaire de philosophie. Elliptique, cet épisode doit être mis en relation avec le précédent à Zoppilandia, terre de l'excès inverse où le simple fait de prendre la parole est considéré comme un acte criminel. Si les perroquets interviennent de nouveau au titre de leur symbolisme négatif – le psittacisme comme image d'une culture scolaire et académique vermoulue –, l'animalisation des peuples visités n'est pas sans interroger la nature humaine. Le royaume des perroquets intervient comme une nouvelle figure d'un questionnement relativiste sur les limites de la raison raisonnante, qui traverse ce récit très inspiré par les *Essais* de Montaigne, que le voyageur emporte partout avec lui, en lieu et place de la Bible des robinsonnades. Il n'y a guère d'allusion aux géographes contemporains, mais le choix de situer une terre des perroquets sur le continent austral ne peut être un hasard. *A minima*, il vaut comme un hommage au *Mundus alter et idem* de Hall, dont Seriman s'inspire à plusieurs reprises.

L'année suivante, on retrouve la *psittacorum regio* dès la page de titre d'*Azor, ou le prince enchanté. Histoire nouvelle, pour servir de Chronique à celle de la terre des Perroquets*[45]. Aujourd'hui attribué à Pierre-Charles Fabiot d'Aunillon, le récit est présenté comme une œuvre traduite de l'anglais « du savant Popiniay », mentionné sur un mode distancié par son pseudo-traducteur (« Notre auteur Anglois, dont je ne dois pas m'écarter, quoique souvent je l'abrège, raconte la chose ainsi qu'elle se passa[46] »). L'humour tient évidemment à l'adéquation entre le nom de l'auteur fantoche et son sujet : dérivant du *Papagei* allemand ou du papegai français, *popinjay* est un synonyme de perroquet dans un registre populaire en anglais. Le perroquet figurant sur la page de titre fait presque office de citation des ornements cartographiques de la Terre Australe (fig. 8).

Bâti comme un roman à tiroirs, *Azor* relate une aventure aux terres australes correspondant aux canons du voyage utopico-satirique. C'est en sus un conte

44 Zaccaria Seriman, *Viaggi di Enrico Wanton alle Terre Incognite Australi*, Naples, A. Pellecchia, 1756, p. 228-230.

45 [Pierre-Charles Fabiot d'Aunillon], *Azor, ou le prince enchanté. Histoire nouvelle, pour servir de Chronique à celle de la terre des Perroquets*, Londres, Vaillant, 1750, 2 tomes.

46 *Ibid.*, t. 1, p. 8. On pense à l'antiroman cervantin, mais aussi à La Fontaine évoquant le « savant Pilpay » dans *Le Corbeau, La Gazelle, la Tortue et le Roi :* « Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée » (*Fables,* XII, 15).

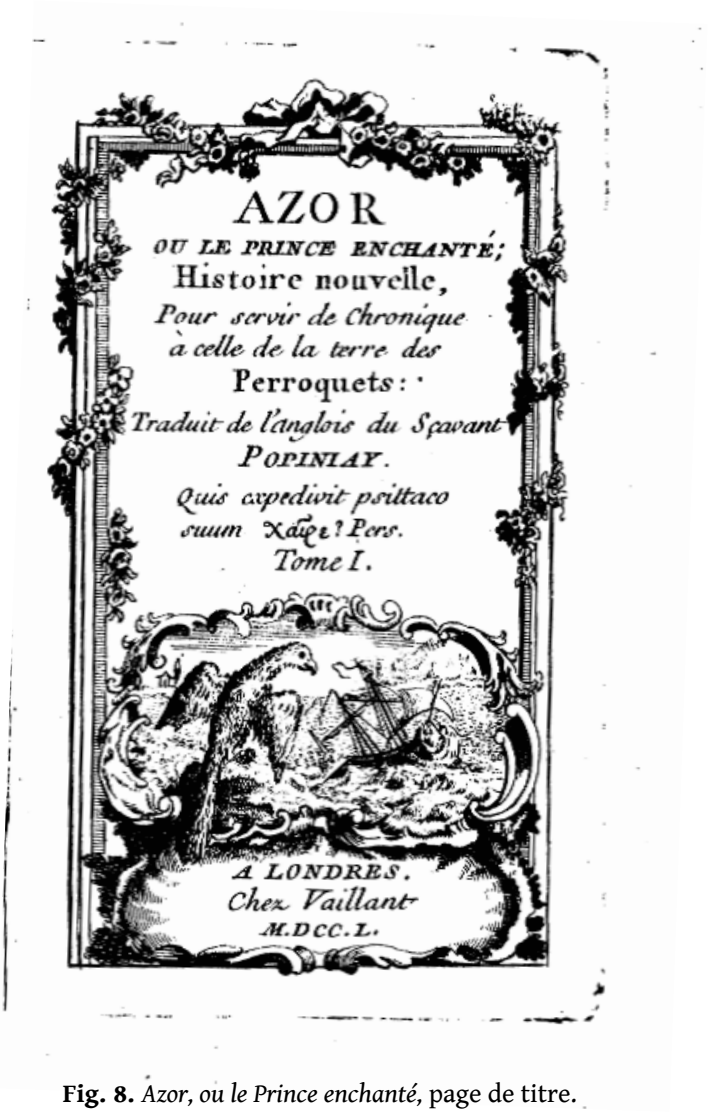


Fig. 8. *Azor, ou le Prince enchanté,* page de titre.

philosophique dont le héros est un perroquet répondant au nom de Perro, que le narrateur veut croire de la race du célèbre Verd-Verd[47]. Un frère et une sœur, Zélindor et Zélinde, font naufrage en compagnie de l'animal sur le continent austral habité par un peuple muet. Leur roi se nomme Babil, lui-même de descendance européenne, marié à la princesse Muta, elle-même fille d'un aventurier anglais (Durham) et d'une reine muette (Silette). Par une étrange fatalité, les enfants issus de l'union d'une personne capable de parler et d'une autre muette sont systématiquement condamnées au mutisme, ce qui est le cas de la fille de Babil et de Muta, nommée Silette comme sa grand-mère. Cette récurrence onomastique est emblématique d'un enfermement dans la répétition. Un oracle annonce toutefois que la malédiction sera levée par un perroquet. Effectivement, l'arrivée de Perro va opérer un prodige. On entend le volatile adresser la parole à Silette, qui semble avoir conçu une violente inclination pour lui. Et comme le perroquet lui demande un baiser, on entend la princesse prononcer ses premières paroles : « Oui, oui ». Un talisman rompt le charme dont Perro a lui-même été victime : il est en réalité un beau prince indien, Azor, métamorphosé dans sa jeunesse pour avoir provoqué la colère de son père, qui s'énervait de voir en lui un

47 Il s'agit du héros éponyme de *Vert-Vert ou le Voyage du perroquet de Nevers*, poème burlesque et satirique de Jean-Baptiste Gresset publié en 1734.

prodige d'érudition stérile, capable de réciter par cœur les chronologies et les généalogies, mais incapable de gouverner. L'amour rend forme humaine à Azor, tandis qu'il désenvoûte Silette et tout son peuple, qui acclame bientôt leur mariage.

Cette variation badine sur le « comment l'esprit vient aux filles », complété par « comment la bête (re)devient homme », est un conte philosophique sur le bon usage de la parole, autant que sur les effets du sentiment : à plusieurs reprises, comme chez Seriman, l'excès de parole est mis en balance avec l'excès de silence, esquissant un juste milieu[48]. C'est aussi un roman néo-apuléen, où Perro/Azor, retraçant ses pérégrinations en Europe sous sa forme de perroquet, fréquente en « Gaule » des courtisans, des coquettes ou des ministres volubiles, qui lui inspirent la remarque suivante : « presque tous les hommes, au plumage près, sont aussi perroquets que moi[49] ». Albion, au contraire, offre à Perro l'exemple d'un peuple qui parle peu, mais raisonne beaucoup. Il pourrait bien s'agir d'une parabole politique : la Terre des perroquets ressemble à la France, ce pays où l'on bavarde de tout mais où il faut rester muet sur certains sujets, à propos desquels il vaut mieux publier à Londres ou ailleurs, à l'abri de la censure – comme c'est le cas pour la première édition d'*Azor* et pour tous les voyages utopico-satiriques de l'époque. En attendant que les langues se libèrent…

Les dernières lignes rappellent avec humour le point de départ géographique de la fable :

> Le nom de Terre des Perroquets, adopté par le roi Babil & par ses états assemblés, s'est conservé jusqu'à ce jour. Nous en avons un témoignage célèbre d'un fameux géographe nommé Abraham Ortélius, qui l'a placée environ à cinquante degrés de latitude australe, & à près de soixante de longitude ; & nous ne pouvons mieux finir cette chronique, que par ce que le savant Ortélius en dit lui-même : *Psittacorum Regio sit appellata, ob incredibilem earum avium (1) magnitudinem*.[50]

Il s'agit d'une citation de l'inscription sur la mappemonde célèbre du *Theatrum Orbis Terrarum* d'Abraham Ortelius. La note vient préciser qu'il faudrait lire, « *multitudinem* » et non « magnitudinem », selon un « critique savant » qui n'est pas nommé, car le géographe hollandais s'était trompé : les voyageurs portugais avaient relevé le grand nombre des oiseaux, non leur grande taille. Intervenant comme une signature de ce conte censé étayer une légende savante dont le fondement s'est depuis longtemps dérobé, cette correction malicieuse, peut-être pas si fantaisiste, signale l'appropriation et le recyclage de la *psittacorum regio*, devenue lieu idoine pour accueillir un mythe philosophique d'inspiration apuléenne.

Un *topos* voyageur

On ne peut qu'être frappé par la mobilité d'un *topos* aussi difficile à circonscrire que la zone géographique sur les cartes de l'époque. Le référent curieux, douteux et surtout fabuleux de la *psittacorum regio* se retrouve dans un récit allégorique humaniste (le *Cinquième livre*), une satire ménippée (*Mundus alter et idem*), une satire de mœurs plus populaire (*Psittacorum regio. The Land of Parrots*), un pamphlet théologique déguisé (*Legatio regis psittacorum*), une utopie satirique (*Viaggi di Enrico Wanton*) et un conte philosophique romanesque (*Azor*). Certains de ces textes en influencent d'autres, mais pas un seul ne ressemble à un autre, et les modalités de référence au savoir géographique, quoique toujours ironiques, y sont assez diverses, tout comme la mise en scène éventuelle des perroquets. Contrairement aux géographes recopiant

48 Voir la discussion entre Durham et le sage Pathizithes, *Azor*, *op. cit.*, t. 1, p. 40-52.
49 *Ibid.*, t. 2, p. 26.
50 *Ibid.*, t. 2, p. 94.

sans discernement les cartes de leurs prédécesseurs, les fictions de la *psittacorum regio* ne se répètent pas, elles s'engendrent. En dépit des apparences, elles ne se condamnent pas à la stérilité du ressassement satirique. Certes, chaque monde renvoie au nôtre, et l'autre au semblable, c'est tout le jeu de l'écriture utopique ancienne. Ces auteurs sont des esprits critiques alertes, non des rêveurs de mondes alternatifs, pas même des réformateurs. Des sceptiques au sens fort : parodiant le discours géographique et viatique, ils pointent l'incertitude du savoir géographique dans leurs nouvelles « histoires véritables ». Mais ils y reconnaissent ce faisant le plaisir de l'invention, une source d'inspiration positive dont la fiction peut s'emparer avec malice, avec une pleine conscience de la puissance de la *phantasia* (pour reprendre le nom du navire du *Mundus alter et idem*). Sans doute l'exotisme des psittacidés, famille encore mal reconnue de l'ornithologie européenne, ouvrait-il la voie à de nombreux quiproquos[51]. En témoigne au XIX^e^ siècle une autre légende diffusée par un topos migrateur dans les corpus viatiques et naturalistes, celle des perroquets de Ténériffe[52]. Et il y avait certainement dans le toponyme de *psittacorum regio*, suggérant l'existence d'une région habitée par des volatiles plutôt que par des hommes, une tentation imaginaire pour des utopistes et des satiristes, encore sensible aujourd'hui[53].

Ils n'étaient pas les seuls à associer sens critique et fantaisie à l'époque. En 1657, le géographe anglais Peter Heylin fait suivre une grande description cosmographique des parties du monde par un appendice où il aborde les *terrae incognitae* boréales et australes, répercutant la légende de la *Psittacorum regio* parmi d'autres découvertes récentes[54]. Or, après la Terre de Feu, les îles Salomon et la Nouvelle-Guinée, il évoque la découverte du « Mundus alter et idem » par Joseph Hall, celle de l'Utopia par More, de la Nouvelle-Atlantide par Bacon, du Pays des fées (allusion au *Fairy Queen* de Spenser), de l'« Île des Femmes des Peintres »[55], des « Îles de la chevalerie » (allusion à la Barateria de Cervantès), et du « Monde dans la Lune » découvert par Lucien (avant Godwin et Cyrano). Notant le caractère douteux de ce dernier, il déclare plus crédible, en comparaison, l'idée d'un nouveau monde logé dans les terres australes… suggérant évidemment la fictionnalité de ces dernières. Comme nos auteurs, ce géographe nous invite à reconnaître, non sans ironie, qu'il faut inverser la fameuse sentence d'Hamlet à Horatio : il y a plus de mondes dans l'imagination humaine que toute la terre ne saurait en porter.

51 On pourrait se demander si l'existence de perroquets australs, vivant dans des terres froides, n'a pas été accréditée soit par certaines ressemblances physionomiques générale avec les manchots antarctiques, soit par la description des conures de Patagonie, ou « perroquets de Magellan », vivant dans le cône sud de l'Amérique, sous des latitudes extrêmement basses.

52 Voir Anne-Gaëlle Weber, *Les Perroquets de Cook*, Paris, Classiques Garnier, 2013.

53 On le retrouve inspirant un roman brésilien co-écrit par José Roberto Torero et Marcus Aurelius Pimenta (*Terra Papagalli*, Sao Paolo, Companhia das Letras, 1997), qui relit l'histoire du Brésil, non sans intention satirique, à partir d'un récit de la découverte et de la fondation situé au XVI^e^ siècle.

54 Peter Heylin, *Cosmography in Four Books*, Londres, P. Chetwyn et A. Seile, 1677, l. IV, « Appendix », p. 157-162.

55 Cette « *Painters Wives Island* » aurait été signalée par l'explorateur espagnol Pedro de Sarmiento à Sir Walter Raleigh, qui l'avait fait captif et l'interrogeait sur une île figurant sur une carte en sa possession, *ibid.*, p. 161 : « *To which he merrily replied, that it was to be called the* Painters Wives Island, *saying, that whilst the painter drew that Map, his Wife sitting by,* desired him to put in one Country for her, that she in her imagination might have an island of her own » (« À quoi il répondit en riant qu'il fallait l'appeler l'Île des Femmes des Peintres, car alors que le peintre traçait cette carte, sa femme assise à ses côtés lui dit *qu'elle souhaitait qu'il rajoute un pays pour elle, afin que son imagination possède une île en propre* »). Et Peter Heylin d'ajouter que nombre d'îles, voire le continent austral tout entier pourraient être revendiqués par la femme du peintre.